

## **...L'art du...**

« L'hardue

L art dû

L'art du

Lard du

Lard dû »

« Le lac de givre me grise  
Le vert prisonnier des griffes  
Glacées, élonguées, m'épuise.  
C'est un moment chétif.

Mon âme scintille les miroirs d'eau  
Des à vau-l'eau forcés d'abandons.  
Mon cœur exsangüé d'avoir perdu sa peau  
Se rétracte de s'être coupé l'horizon.

Je pleure, je meurs, et personne.  
Et personne dans leurs cœurs ne sonne :  
Une idée, une vanité vanillée,  
Chimère au goût amer.»

« Tu n'aurais jamais su. Tenor  
Inconsistant, conspires délicieusement.  
Tu n'aurais jamais pu. Vivre fort  
Un moment, aspirer à d'autres instants.

C'était tout simplement différent pour toi,  
Différent pour moi, indifféremment d'un Nous.  
C'était un jeu d'enfants sans hier ni demain.

Je n'aurais jamais su. Jouer  
Ton instrument, virevolter  
Dans les bras de ceux qui  
N'auraient su comme tu vis.

C'était tout simplement un court instant,  
Long d'éternité maquillée, au visage sanglant.  
C'était un jeu perdant sans possibles ni plausibles. »

« Le soleil brille si fort dans le rétroviseur,  
Que je sors mes lunettes en forme de cœur.  
Le matin est calme et froid,  
Je prends la route qui me mène tout droit  
Là, où l'on décolle et l'on atterrit.

Je roule ébahie devant tant de splendeurs.  
Le paysage embaumant traverse le moteur.  
Je jette un coup d'œil à la vie.

Et j'aperçois à travers son miroir,  
Ce que je n'aurais jamais en plein jour  
Naturellement cru voir :  
De la lumière noire, un bonjour.

De cette vision, je reste stupéfaite.  
De cette image, je me délecte.  
Entre vision diurne aux couleurs de l'aurore.  
Et cette étrange lumière aux contours d'encore,  
Je m'arrête un instant, quitte ce monde un moment. »

« Le temps est poivre et sel,  
Les nuages montés en blanc tapissent,  
Le ciel bleu d'éternité qui m'appelle.  
Je ne veux pas répondre, je suis hors-service.

Je sais ce que je veux :  
Un plaid aux couleurs du ciel,  
Le miroir de ton regard dans mes yeux,  
Une infusion de douceur au miel.

La chaleur du foyer qui crépite,  
Mon oreille sur ton torse qui bat la chamade,  
Te raconter des charades,  
Sentir tes doigts qui palpitent. »

« C'était une journée de printemps où le vent  
S'en allait au gré des rondes voix. Les ondes  
Blondes du soleil dardant, m'ennivraient tant.  
C'était une journée où je me sentais ronde.

Je me sentais ronde comme la terre,  
Je me sentais ronde comme la mer,  
Je me sentais petite noix fondante,  
Je me sentais petite tarte craquante.

Mes papilles confuses se laissaient guider  
Par mes sens totalement désorganisés.  
Salé, sucré, brûlant, coulant, agréables  
Prétendants de mes perceptions affables. »

« Elle tourne, virevolte, sourit largement.  
Elle s'aime, sème son bonheur doucement.  
Elle aime accepter, faire volte-face à la joie.  
Elle sent le vent sur ses pommettes bourgeois.

Le doux soleil printanier caresse sa peau,  
Rouge aux joues, soulève ses oripeaux.  
Elle se dévoile au crépuscule du bleu doré  
Dont la couleur : sable caramélisé

Fait retourner dans la tempête de sa vie,  
Les cœurs perdus qu'elle sait raviver  
Dans les tambours battants, résonne, agité,  
Le vent de l'instant présent qu'elle sait magnifier. »

« Take a good care  
&  
Make a funware

About that life,  
Which is a game.  
Don't be so rife  
Stay the same.

Let's keep continuing,  
Eternity is Shiny.  
Present is receiving  
What he has already,  
🙏 Give 😊 »

« Le bateau ivre rosé  
Flo vue les eaux  
Gobe les peaux  
Des marins harassés.

La lune d'or caresse les vagues  
D'océans qui clapotent le rivage  
Et dans mes pensées je voyage,  
Fascinée par l'ondulation des bagues

D'eau. S'encerclent, sans cesse,  
Leurs remous dorés au fond du rosé blanc,  
De ciel enflammé ne jamais laissent,  
Au creux de ma pupille ce présent fantastique. »

« J'aime la chair de ces fruits parfumés offerts délicatement des cieux à ma bouche, j'en fais mon affaire.

J'adore les cueillir, les croquer à pleines dents,  
J'adore écraser leurs corps contre mon palais.  
Sentir les graines,  
Sentir le sucre,  
Sentir les fibres,  
J'adore l'épaisseur de la peau me câliner les sens.  
J'adore malaxer ce délicieux parfum à la mozza salée.

J'adore, j'adore, j'adore, sentir, sentir, sentir, je rêve de ces encres qui dégoulinent mes mains tachées.»

« Avec un peu d'imagination :  
Dans le fond je crois qu'on rêve tous un peu d'amour.  
Le plus connard des queutards,  
La plus pute des salopes,  
Tous dans le même panier d'avoir un jour,

Eu l'illusion :  
De croire que tomber d'amour est difficile alors qu'en fait c'est de le rester.  
De croire en des valeurs - qui ne nous appartenaient ;  
Qui ne changeraient ;  
Qu'indéfiniment on partagerait ;  
Immuables, sans s'émerveiller.  
Telle que la félicité de la facilité.

Et sans résignation :  
Trouver son herbe verte peut demander beaucoup de patience,  
De temps et d'ouverture d'esprit en allant à la conquête de ses incroyances.  
En prenant le temps de tout d'abord s'aimer,  
S'appivoiser,  
S'autoriser,  
Se tromper,  
Se questionner,  
Parfois changer.

Alors avec intuition :  
Nagez dans cette mer Méditerranée qui vous appelle en été,  
Baignez-vous comme un nouveau-né,  
Et recommencez sans jamais vous arrêter,  
Tant que votre cœur battra vous pourrez respirer. »

« Ma vie est jaune, jaune citron.  
C'est mignon comme agrume  
Et puis ça se marie au saumon.  
Ensemble, toute la pièce, parfume.

Alors souvent tu me vois : j'hume.  
La terre est ovoïde comme un citron  
Elle est rugueuse, goûteuse et s'assume.  
En la visitant, jamais je ne tourne en rond. »

« La courbe de pluie condense pleureuse  
L'air saturé des myriades de poussières.  
Suspendue au-dessus de l'enclume juteuse,  
Elle se penche, se courbe, avide de lumière,

Au coin de ton œil s'évapore, enchantée,  
D'avoir trouvé la chaleur, d'un amour affamé.  
Craquelée, l'amande fraîche croquante,  
Fond ses fibres et sourient tes lèvres craquantes.

De ce pur rose rosé aux joues allumées,  
Sensiblement étirée, tu expires les couleurs  
Des émotions qui t'animent. L'air changé  
Par tes expressions physiques, trouble les mangeurs. »

« Je calligraphie, dessine et arrondie  
Les courbes d'eau de pluie  
Qui caressent les formes du lit.

Elles éclatent majestueusement  
Dans un bruit berçant  
Elles t'appellent  
Au sommeil.

Toi, tu désires plus que tout  
Ressentir le chaud sur ta peau  
Et l'eau de la pluie douce  
Te fait rêver, allongée sur la mousse. »

A toi @elodielefebvre9

« Ma joie, ma douceur, mon amour.  
Loin des yeux, près du cœur.  
Je perce du regard les aigreurs  
Et t'envoie ma musique en pourtour

De mes lèvres. Comme un baiser  
Tendre qui s'ancre à tout jamais.  
J'espère un retour, le silence  
Se fait de plomb. Je panse

Ces blessures, des langueurs  
De ton inestimable, abyssale absence  
Et pourtant mes souvenirs sur l'errance  
Me ramènent à toi : mon cœur. »

« La vie est ainsi faite que les couleurs s'éveillent aux papilles, réveillant ainsi du plus profond de nos souvenirs, l'étirement des lèvres débordantes de salive. Et le besoin le plus primaire nous anime, amener à la bouche ce que nos yeux désirent, y goûter délicatement en prenant le temps de décortiquer chaque sensation sur la langue, le palais et l'odeur texturée que nous avons imaginée. »

« Aux ciels étoilés  
Des nuits agitées.  
Aux lunes alignées  
Des vies espacées.

Je dépose les armes  
J'ose sécher mes larmes  
J'envole les cimes enneigées,  
J'encode les prémices élevées.

Noire de désir,  
Émeraude d'espoir,  
Beige d'aventure.  
Bois l'eau des dures

Eaux gelées aux sommets.  
Nage de bonheur  
De t'être libérée.  
Ose tes valeurs. »

« Lumineuse, rayonnante, rougie,  
Merveilleuse, grandissante, sourit.  
Au blond des claires voies,  
Au vert des braises tu vois.

Magnifique en cadence elle danse, Danse !  
Oh Moretto comme ta bouche, est immense  
Quand tu souris et quand tu ris, je pense :  
Nous aimons tellement la vie qui s'expande !

Croisée au coin d'aimée,  
Sur le goudron de vert cassé,  
Tapis vert déroulé jusqu'à l'envolée.  
Elle s'amuse des gouttes perlées.

Elle roule : droite, gauche,  
Tous les jours est une ébauche  
Du tableau de sa Vie,  
De très haut, en survit. »

«Orange sanguine pressée,  
Manges les tartines grillées,  
Fines et croquantes au palais.

Chemin brun ensanglanté,  
De fruits rouges parsemé,  
Ose le fructose réfrigéré !

Délectes-toi,  
Abreuves-toi,  
Dimanche  
Sous les toits

Songe à l'ombre des éclairs,  
Verdoie les bleus du tonnerre,  
Sèmes ta terre nourricière. »

« Les blés dorés  
De mon cœur enneigé  
Soufflent les plaines  
De toutes mes peines

Or égaye mes sens  
Hors de toute naissance  
Porte la brise  
Qui jamais ne s'épuise »

« Et comment peindre sans couleur ? Alors elle agita ses doigts et prononça le reflet de sa lumière. Les formes changèrent, les couleurs se formèrent, passèrent et revinrent lui rendre visite. Au fond de la boîte des petits pois, les couleurs s'entrechoquèrent, vivèrent, s'enlacèrent. Que resta-t-il de leur nature ? Que resta-t-il de leur superbe ? Lorsque la lune s'éleva, elle peignit des lumières de ses doigts et leur goût s'étira. »

« Je vois ...

Multicolores, sons, les pensées  
Qui ? courent, mes fleurs fanées.  
Trente et un ans passés  
J'étais devant elles encore si pressée ...

La vie passe

Tu peux laisser trainer, courir, partir  
Et ne rien retenir. Quel cœur à bâtir ?  
Tu peux déconstruire, laisser s'évanouir  
Et mentir. Quelle joie à dépérir ? ...

La vie passe

J'aime le bruit des ombres  
Qui sondent les bondes  
Des clairs obscurs sombres  
Tout à la James Bond

La vie passe

Faire rendre gorge aux auteurs  
De leurs bonheurs, de leur ...  
Coule et courre sur sa joue - rapine  
Elle se la joue fluide et rapide.

La vie passe

L'arme à l'œil que j'observe.  
Larme salée. Qu'elle me desserve.  
L'odeur des nez coulés, tombés  
A pic, le tout bien moulé.

La vie passe »

« La mode passe  
Mais pas tes mots de passe  
Tu trépasses  
Avec toutes tes liasses.  
Toutes tes liasses.  
Toutes tes liasses.

Combien donnes tu pour la classe ?  
Après laquelle tu t'adonnes a la chasse.  
Pardonne ces ch.asses  
Tire la chasse.

Lalilalala

Discerne au regard  
D ou partent tes cernes  
Tu dis quelle prennent  
Vie à l'appart  
J'apporte la lie  
Lalala  
Lalilalala  
Lalilalala  
Lalilala

Vert d'eau,  
Vert espoir,  
Vert pomme,  
Vert d'or.

L'humanité est quittance de l'âme,  
L'âme est guidance de l'humanité.  
Espère, sois vert, éclate et bam !  
Ouvre le cœur de la prune abîmée. »

« Sans jamais vraiment.

Au début je ne l'ai pas senti me toucher,  
Comme le déni d'une grossesse à l'emportée.  
Qui vole dans l'air et me fait flotter,  
A travers le temps d'un moment passé.

Puis elle s'est installée  
délicieusement,  
Encore je savoure ses mets  
amoureusement,  
C'est alors que soudain je saisis, révèle, je comprends  
Qu'intemporelle, son éternité lui enlève tout moment.

Je me rappelle les jours heureux des premières fois,  
Oubliées qui parfois s'éveillent à mes sens en émoi.  
L'insouciance des premiers instants se noient,  
Et toi qui observe, réveille et flamboie.

Sans bruit elle s'en est allée,  
Sans mot elle m'a laissée,  
D'une note d'espoir désirée,  
La fièvre m'a quittée.

Sans jamais vraiment. »

« A l'ombre des saules, des aulniers  
Dans le sombre de l'eau ravivée  
Se trouve caché le trésor de l'amitié  
Elle passe, passe au ciel étoilé.

Le bleu tire son blanc  
Des blancs qui tirent leurs bleus  
Et des bleus satinés  
Clairs comme je m'enivrerai,

S'étend lumière de l'ombre  
Espoir des raies aux sombres,  
Poussières éclairées  
Tapissent dans la pénombre. »

« Oh Bleus printaniers  
Je ne peux nier  
Comme vous êtes beaux  
Lorsque tête sous l'eau

J'espère et attend le sort :  
Destinée d'aéroport  
Voyage à la douane  
D'où je me dédouane.

Oh Bleus printaniers  
Faites moi rêver  
D'un délicieux été  
Où je m'abandonne-raie

S'en est fini les gris  
Des jours où je pleuvait  
Toujours mes couvées.  
Aujourd'hui je ris

Et t'abandonne.  
Tu le veux ce bleu  
Sans moi, sans eux.  
Il résonne. »

« Elle tourne, virevolte, sourit largement  
Elle s'aime, sème son bonheur doucement  
Elle aime accepter, faire volte-face à la joie  
Elle sent le vent sur ses pommettes bourgeois.

Le doux soleil printanier caresse sa peau,  
Rouge aux joues, soulève ses oripeaux.  
Elle se dévoile au crépuscule du bleu doré,  
Dont la couleur : sable caramélisé

Fait retourner dans la tempête de sa vie  
Les cœurs perdus qu'elle sait raviver.  
Dans les tambours battants résonne, agité  
Le vent de l'instant présent qu'elle sait magnifier. »

« Assise sur le banc de l'école,  
Elle entendait ses paroles  
Poussière des étoiles  
Que les Mystères dévoilent.

Scintillante, fraîche, enivrante  
Virevolte à la douce brise palpitante.  
Mer inconnue brise l'écume des peurs  
Culminantes, vraies, effrayantes,  
Épouse le vivant et meurs.

Sa jupette ondule au vent  
Ses collants grattent souvent  
Ses chaussures serrent ses pieds délicats  
Ses fesses sur la pierre, ont froid.

Puis le temps s'arrête,  
elle observe ses paillettes  
Poussières écaillées  
Sirène des baïonnettes. »

« Fine blanche, légèrement flanche,  
Courbes gratouillent le passage des espaces,  
Étrangers au monde balancé. Son manche  
Élongue les ans des arbres blessés. Trépasse

Feuille qui s'écrit au crépuscule  
Dépasse les lignes qui conduisent.  
Au grand feu. Cet état qui bouscule,  
Bascule dans le noir du blanc. Qu'elle enduise,

S'amenuise. Froissée, dépliée, pliée, repliée,  
Feuille aux encres sales, sèches.  
Quelle importance ? Écris ou pas les idées  
Qui la transperce. Moi je me sens tête-bêche. »

« Le vent s'en est allé apportant la légèreté  
Le vent sans m'étaler m'a quitté la nuit passée.  
Calme après la tempête, où es-tu ?  
Je te cherche sur les avenues,

Sur les boulevards, dans les rues,  
Les ruelles de désespoir, les nus  
Des journaux à scandale.  
Sans toi je me sens affable.

Ma voix perdue dans celle des autres,  
Mon ombre dont le pinceau se vautre,  
Gicle, tâche, écrase, fane les fleurs  
Calme où es-tu ? Oublie mes p(l)eurs. »

« Dans la peine, s'abstenir  
Du vivant sans cesse, et retenir,  
Et n'avoir pour seul avenir  
Que ce qu'on en tire.

Voilà où va ma voix.  
Par-delà les parois  
De ma cage, larmois.  
De mon nuage, dore-moi.

Avale tes pilules  
Cache-toi dans le vestibule.  
Attends que le jour se lève.  
Qu'il se pose sur tes lèvres. »

« Le bateau ivre rosé  
Flogue les eaux  
Gobe les peaux  
Des marins harassés.

La lune d'or caresse les vagues  
D'océan qui clapote le rivage  
Et dans mes pensées je voyage,  
Fascinée par l'ondulation des bagues

D'eau. S'encerclent, sans cesse,  
Leur remous doré au fond du rosé-blanc  
De ciel enflammé, ne jamais laissent  
Au creux de ma pupille, ce présent fantastique.

Il était le soleil couchant. »

« Quand le vent flanche  
Aux tours des hautes branches  
Princesses de l'oubli  
D'or et de lumière, lit.

Quand les feuilles rient aux éclats  
Aux pourtours de délicats chocolats,  
S'arrachent au passé verdoyant,  
Jaunir de plaisir et faire la lie  
Du sol nourricier qui toujours lie.

Printemps, été, automne rappelez-nous  
Les hivers oubliés au feu de cheminée tentant  
De se confier sur nos sorts. Printemps-nous. »

« Je veux dégouliner, croître et verdoyer.  
Je veux vivre encore une autre jeunesse,  
Comme pour la première fois sentir les caresses  
Et toujours me souvenir des aulnes passés  
Qui sous leurs branches accueillait  
Mes pleurs, mes doutes, ma foi. »

« Toujours entretenir la sensation de l'air sur ma peau à l'ombre du soleil caché où je  
crois.  
Et l'odeur de l'étang, des écorces vieilles  
Mes muscles agrippés par le bois adoucis  
Sous mes pas, mes doigts, bouscule mes sens  
Et ni Dieu, ni Maître ne pourront jamais m'atteindre tant que je les panse et pense. »

« Les serpents, lézards et caméléons camouflé  
Quand les larmes de tes yeux s'évaporeront au soleil de ce jour pluvieux, le mystérieux  
sentira comme l'odeur des bois de pignes à l'ancre des brasiers. Enflammées elles  
bruleront les rances passées pour s'enterrer aux côtés des micellaires articulaires dont  
le flanc tourbe nous fait parfois tourner en bourrique lorsqu'il s'hallucine. »

« Hallucine-moi de nos ébats, illusionne-moi de nos trépas, illumine-moi des flammes de désir et de grâce, regarde-moi au fond, tout là-bas. Mon cœur te parle au travers de mes chiasmes, croisent le destin des émotions effleurées. A rose de peau, elles gorgent ma fleur qui s'ouvre à ton odeur, sirupeuse à souhait. Ouvre les yeux de ton cœur, laisse ma douce lumière le guider alors il s'accrochera et plus jamais ne pourra se casser. Même quand il explosera de joie certaines fois tant que tu vivras, il sera lié à toi et les lianes qui le maintiennent le contiendront au creux de ta chaude poitrine dont le souffle jamais ne cessera, tant que ton cœur bâtera... »

« Ocean des vestiges de l'humour  
Enroule-moi sous ta main d'amour

Éclabousse, jette-toi sur ma bouille  
Mousse mes espoirs, m'agenouille  
Coule a flot sans équivoque  
Et qu'envague nos évoques.

Perle, boule, croule  
Sale, dévale, avale.  
Ai l'impatience d'espérer  
Dote la terre soulevée  
Que les nuques tombées  
Sonnent le glas ensanglanté

Blanche neige rouge gicle  
Sang cent sans cycles  
Time to let go  
Time to bet so »

« Quand la roue tourne  
Je sens son vent, enfourne  
Moi manteau et sors à l'oxygène.  
Rien ni personne ne me gêne.

J'avance à tâtons  
Dans ce qui semble un caleçon  
Usé de s'être frotté,  
Solide face à l'adversité.

J'avance à reculons  
Et nous nous promenons.  
Je vois ma vie à l'envers  
Quand on me regarde de travers.

Toujours j'espère  
Chaque jour me plaire  
Me faire plaisir  
Et m'attendrir. »

« Je cède aux amours les cendres  
Éparpillées des fumiers à prendre.  
Je cède sans doute pour gazer  
Les espérances emmagasinées.

Tortue des mers marche vers l'eau  
Les pattes dans le sable tout chaud  
Je brûle l'identité de mes scares  
Empreintés, me libère des avars

Égoïstes en tout genre, des ruminants  
Leurs pensées, les laissant macérer. Nan.  
J'en ai terminé de ceux-là. Qu'ils s'aillent  
Ne reviennent que pour brûler la paille  
De leur fumier. »

« Embraies mes joies de tire les lois.  
Rouler sans l'permis et puis cette vie !  
Saute dessus l'grillage - antisage  
Des pavillons résidentiels. Touche le ciel.

Touche sa robe carmin ciélée des matins  
En flammes, des satins pas si saints.  
Passe le chemin qu'ils t'ont tracé  
Et sans vergogne, sans les imiter,

Limite les rouges aux lèvres aux passions  
Des jours passants, aux moments présents,  
Quand tu saignes du cœur, de l'âme, de la vie  
Que rouge scare s'étende et demande,

A paraitre la lumière chaude et douce du jour  
Sans bleus, juste en rouge et or : que l'amour  
Inconditionnel noir, ses sensuels pourtours,  
Qui perpétuellement explosent : au quart de tour

Brule en mon sein, caramélise et cicatrise  
Les bleus de jours passés à écouter : Qui ?  
Tous sauf moi, s'en est fini  
Adieu chéris, de mon rouge suis éprise. »

« Le vent épris des épreuves du hasard  
Laisse passer dans les mailles de son filet la chance.  
Sur le sol carrelé brulant des rayons dardant : lézard  
De l'existence inhale les fragrances,

Qui montent des profondeurs des Cœurs  
Jusqu'au ciel bleu, plane dessus les nuages : aviateurs  
Des sensations extrêmes, des pulsations des pétales  
Lorsque craque la branche et s'étale.

Le passage invisible tente d'échouer  
Les mots cachés des animés  
Trouve dans l'air le souffle  
Reste lézarder, camoufle. »

« Orange est la lumière qui s'espace, espère.  
Tourne brindille, puissamment cachée  
Enlace et capte l'orange des sèves morcelées,  
Goutte le parfum agrume qui jute et erre

Dans l'espace de mes prières inaudibles.  
C'est l'araignée espiègle qui te grimpe  
Tisse sa toile de maître, se met à table  
Lorsqu'invisible beau, collant, nappe

Comme le caramel tes parois verdoyantes.  
J'aspire aux oranges des sèves arrondies  
Du cerisier montant au paradis des Adiantes.  
Ton paradis brindille. Ton paradis... »

« Brouillard des sommets enneigés  
Quand ma tête porte mes épaules élevées  
Que mes épaules portent les brouillards  
De ma vie, ses rencontres, ses hasards.

Alors je sais, alors je sens, alors je tends  
Le bout de mon nez, toucher le ciel blanc  
Le bout de min nez blanc, et j'attends.  
L'enfant passe, me dévisage, envisageant

De m'imiter. Et pourquoi pas ? Dis oui ..!  
Tous les deux dans le blanc des yeux,  
Dessignons des moutons avec notre menton qui  
Bouge avec les yeux du cœur, c'est mieux. »

« A deux, jouer aux âmes d'enfants, rire  
De nos vies, de nos couleurs, nos expressions  
Muables bougent les grimaces. Que dire  
De cette vie joyeuse, j'en suis amoureuse, passion

Je la mange. Mangue pour ma langue,  
Coco pour ma peau, je tangué  
De délice, mes épaules se déchargent  
Ma tête s'ouvre à mon cœur en partage

Je suis ivre de bonheur. »

« Dans le port d'Amsterdam,  
l'â des enfants qui courent  
Leur vie pour un miam  
En sourire pour toujours.

Ils sautent et oublient un instant  
Cette vie, enfumée les emmène  
Vers d'autres pays. Les enfants  
D'Amsterdam au fond la belle Vie mène.

Au pied des paquebots, le large  
Parfois prennent. Dans le port  
D'Amsterdam ia des barges  
Sous les ponts, tête sous l'or

De leurs corps, soûlés se défont.  
Enlacés poignardés pour un bout  
De Je t'aime, sans sucre sans fond  
Ils s'inventent des histoires. Marabouts

Crient et frappent, chantent, dansent  
Encordés, autour de leurs chevilles  
Un instant pour changer. Rances  
Les odeurs de pisse des chiennes des villes.

Et moi je m'étire, m'étrille, part en vrille.

Dans le port  
D'Amsterdam  
Mon corps  
Te réclame.

Sur mon front c'est écrit  
Mais tu ne sais lire... »

« Oublie mes fleurs,  
Oublie mes leurres,  
Oublie mes cœurs,  
Oublie mes rancœurs.

Oublie-moi veux-tu,  
Laisse-moi peux-tu,  
Lâche-moi je mue,  
Oublie-moi je rue.

Je rue dans les brancards  
Une vie passée dans le noir,  
Soleil des ténèbres  
Que nul ne célèbre. »

« Taxi des âmes sensibles  
Je brûle d'irrésistible.  
Tous me hèlent, aucune patiente.  
J'arrive au juste moment. L'attente

Peut paraître longue, à la mesure  
Des soleils levants. Je susurre :  
J'arrive, patiente ! Au creux des serrures,  
Au creux des sièges, les rainures.

Les rainures, se creusent, sillons  
Des larmes écoulées sans un rebond,  
Bien entamés. Tu poses tes fesses  
Rebondies sur le siège, te presse. »

« Elle est là, elle attend  
Assise sur le banc des amants.  
Elle est là, invisible, silencieuse.  
Elle est belle d'imperceptible, rieuse.

Il la sent, la perçoit,  
La touche du bout des doigts,  
Dans son parfum se noit.  
Il s'en enveloppe comme un roi.

Toujours cheminant vers la clairière  
A chaque pas d'école buissonnière.  
Au son répété du pic-vert,  
Danse la Vie, danse devant et derrière. »

« Allongée sur la rive des lacs gelés, je me lasse des vitres brisées, des cimetières encombrés, des lunes avalées. Le soleil surplombe les cristaux d'eau agglomérés qui ne pensent qu'à fondre et se morfondre dans les paradis des os perlés. Je marche où le sol craque, où craquellent les engelures des rythmes naturels. Je me balade au loin dans ces pensées hivernales qui ne cesseront jamais de m'envoler vers la contrée où brûler mes ailes. De cire ou de marbre, au cœur rouge flamboyant, palpitant ; j'avance vers la clairière aux sombres rayons dardant. »

« Je crie ma haine, je décharge ma peine, au son des vagues souveraines, je délie ces pleines. Au lointain crépuscule des nuits ou tout bascule. Les moues de nos visages aux contours vraiment trop sages. Quand s'illumine le ciel, et qu'au son m'émerveille. Je sens dans mes os, la perle des échos. Et ma haine qui éclot, comme coiffée au poteau. S'en est fini, pourtant pas encore parti... »

« J'ai mourus des fois surtout lorsque je t'ai vu boire. Attachée dans le noir tu m'as quitté mon espoir. Aujourd'hui cuveaux voir c'est dans tes yeux le noir des pupilles rondes comme des billes. Tu y joues et perd espoir. Quelle chienne de vie ma pauvre chérie. Jamais au ciel étoilé des horizons glacés je ne saurais te chanter, amour tant décrié. »

« Trouble passager clandestin  
Des buits sans lendemains.  
Au son des clapotis, à la lune d'or  
D'ici je m'élançai et mordis  
Celui qui ; sans y être convié entre;  
Me donne la boule au ventre. »

« Oh rage ! Oh désespoir ! Oh sagesse avilie ! Que n'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie. Et me suis-je brisée dans ces travaux de paix que pour voir en un monde flétrir tant de rosiers ? »

« Ma vie entière passée  
Sur mon chemin : avancer.  
Forte et confidente  
Lune aussi méfiante  
Reste à mes côtés  
Morte et éclairée. »

« Mercredi ont fait monter le mercure, vendredi on joue les venus en pâture. Rien ne qu'a l'idée de toucher tes fesses mon cœur est en liesse. Mais rien ne presse pourvu que ça dure que jamais tu m'y jette : en pâture. Cette cache d'existence toujours en mon sein signe ta persévérance. Agite-toi : énorme troupeau qui meugle au son des taureaux. L'herbe est faite et de ma certue me fint grâce. Pour toi je m'enlace là où je n'ai pas ma place. Du haut de la falaise lorsque tu me lèse, je me jette dans le vide et pars rejoindre Ovide. Ades aux portes du paradis s'enjaille er me donne vie. Où errais-je lorsque tu m'as trahi ? Diaphane je m'élégie »

« J'essaye d'écrire et ma plume se jette  
Dans l'oubli des circonvolutions de cette  
Vie en laquelle je meurs à moi-même.  
J'essaye de décrire comment je m'aime.

Les feuilles ondulent au vent  
Et chaque partie en tourment  
Se réfugie en l'arbre un instant.  
Le vert des mes yeux s'éprend

Des vers que les verts du printemps,  
Éclairent mon cœur de cette langueur  
A laquelle je prétend.  
Les feuilles ondulent au vent.

Un désir non matérialisé. »

« Grouille, mouille, patouille la canopée  
Sans le vent des feuillages enveloppés  
Savamment ils goutent, s'enlacer de désir  
S'émanciper de plaisir pour mieux se découvrir.

Avance-toi vers le bruissement et Tendrement  
Évapore les désirs des ordres, amoureuxment  
A la claire fontaine s'bruisse la mairie  
Qu'au fond d'une bouteille exalte en prairie.

Au creux du tombeau caresse la mort  
Et souviens-toi qu'au fond de l'épave  
Se trouve le trésor des ports gorges d'or  
Que trépasse l'envie de mouiller  
Carcasses des vents passés, bois flottés.

Au creux du glacier traverse la mort de dedans  
Et reviens toi qu'à l'orée du bois des élans  
Se trouve la clairière parsemée de rosée. »

« Les colonies argentées s'avancent vers leur contrée destinée. La lune d'or aux reflets  
bouclés ondule les âges des vagues d'éternité.  
Tu dors sur l'espoir d'avoir un jour un autre regard, et pour savourer l'étrange qui  
s'abandonne : oublie l'étranger.

Virevolte en forêt quand dans mes bras, enlacée, tu déploies tes ailes aux rayons  
carmin, du sang versé par l'abîme, de ton âme effleurée. Agite-toi ! Saute ! Courre vers  
la contrée interdite des amours vrais aux couleurs de l'indescriptible. »

« Hier soir il a plu dans mon cœur carmin aux reflets dorés. J'ai pensé à la vie qui était partie loin. J'ai pensé à mes desseins restés en mon sein gauche. J'ai senti leurs blessures sur mon flanc gauche. J'ai caressé l'espoir qui s'est évadé dessinant dans l'air la pluie tombant au parfum des aires. Je me suis rapproché du désert de mon existence. Clamant à qui voudrait l'entendre que la lumière darderait encore plus claire. Que ma lumière dans le sombre de la pluie s'en irait au rose de tes joues rebondies. Que lorsque je te verrais, futur de mes sens, mon cœur à nouveau battrait. Et que paisiblement mon esprit s'envolerait auprès de toi dans le bleu de la nuit, aux bleus de nos nuits. Dans le calme et l'excitation d'un monde nouveau aux couleurs du paradis. »

« Et dans la pluie battante, à vive allure,  
Je crois la voir flotter, et sa chevelure  
Enlacée, dans les cœurs des amants,  
Aux rayons des arbres, dans le ciel dansant.

Envole-moi dans les contrées de tes bras,  
Que ton large sourire, tes yeux pétillants,  
Annoncent les élans de nos tendres zébras.  
Coule sur mes joues, dégouline les ans.

Quand il vient le temps de la quitter,  
Sans même avoir prévenu, le moment passé.  
Alors je sais que même au fond du marais,  
Là où l'eau tombe sur l'eau, elle me restera gravée. »

« Allongée sur le temps doré  
Des parchemins oubliés,  
Je m'avance dans la pénombre,  
Un instant saute les décombres

De vies enchevêtrées. Mon regard  
Tourné vers moi-même, ce hasard.  
Je songe à ces deux bouts de rien  
Qui m'ont faite toute ; et ce bien

Qui m'anime après toutes les joies,  
Les peines, le cœur aux abois.  
Je songe avant tout à m'aimer,  
Et toujours sans cesse, recommencer. »